

« Pourquoi sommes-nous attirés/par ce qui nous égratigne la peau ? » s'interroge Jean-Yves Tayac « Il fallait tourner les talons/pour ne pas mettre/les deux genoux à terre... » car « tous les combats ne sont pas bons à relever/La mort est une défaite ». Dans sa pièce *Daidalon*, l'auteur dénonce une situation dramatique, celle des milliers de migrants en danger de mort, fuyant leur pays : « La mer est un chaudron/bouillie baroque/absurde.../ Peuple gainé d'argent, factice et mou, soumis aux plombs, aux hameçons de barbus gras sentant la pourriture... » Le poète devient dès lors le protagoniste, la victime, car le « Je » est autre : « Une planche vermoulue.../Des goélands muets étirant un œil rond/Sur mes chairs déchues qui dérivent... » Des poésies qui entrent en la chair, nous sensibilisent plus que jamais pour cette cause humaniste. Quant au titre, il explique : « *Daidalon*, en grec signifie un motif ornemental tissé ; c'est aussi une figure de l'artisan (*dédale*), le tissage et le dé-tissage est une représentation de la vie, matérielle, brute, qui « ne tient qu'à un fil »... » Diplômé en histoire de l'art et archéologie à l'Université de Paris-Sorbonne Jean-Yves Tayac vit et travaille à Rodez. Auteur de divers ouvrages, universitaires et romanesques, il signe avec *Daidalon* son deuxième recueil de poésie. Son blog : <http://gabriac.canalblog.com/> E. Guillot

(« *Daidalon* ». Un volume de 86 pages (10 euros).

RAVAGES

DAIDALON

Le soleil sombre sourit.
La houle érode le bord de l'horizon.
Glisse ta main sur le marbre liquide de la pente,
jusqu'au bout du naufrage
vers mon corps disloqué.

Dans certains ports
en un troc déliant les mots s'échangent,
ailleurs ils se vendent.

Depuis le promontoire je dégorge mes biens,
à petit flot s'écoule le pâle ruisseau de mon crâne fendu.
Coup du sort ; une hache acérée m'a plu.
J'ai trébuché sur son fil au tain bleuté.
Le bandeau autour de ma tête s'est distendu
en chausse détrempée qui traînerait au sol.
Mais nulle terre sous mes pieds.
Chuchotement des bulles,
vagissements profonds,
limbes d'avant la chute.
Quelle chute !

je fus brillant, léger, en voltes désunies,
mon regard diffractait la lumière,
oubliait l'air humide de glaise,
méprisait les pouces du potier, son effort, ses limites
ultimes.

Une planche vermoulue, quelques plumes duveteuses.
Des goélands muets étirant un œil rond
sur mes chairs déchues qui dérivent.

Ils passent en courbes,
esthétiques,
loin des terres à blé,
en deçà de l'humain.
Messagers du déluge enclins à raviner les vifs tendons
blanchis
de mes os détrempés.
C'est mon lot désormais.

Mon image agonise avant même d'éclore.
La mer est un chaudron,
bouillie baroque,
absurde,
à jamais étouffée des morsures salées.
Des frissons sur ma nuque, engloutis.

Peuple gainé d'argent, factice et mou, soumis aux plombs,
aux hameçons de barbus gras sentant la pourriture,
voyez mes mains meurtries.
La lune se posera sur la courbe de mes longs doigts serrés,
charpente retournée,
nef entre ciel et terre, pour l'accueillir sans hâte, tendrement.

Quand je dérive, apaisé, vers l'oubli,
la vie se montre à moi,
nue et tremblante
comme toi.

IL FALLAIT TOURNER LES TALONS

Il fallait tourner les talons,
faire une croix sur ce combat,
que la plume déchire le papier.
« Si c'est épineux, c'est passionnant »
disait-il.

Un cercle de violence sanctuarisé
par les règles, les rites, les coutumes,
limité par l'incompréhension de presque tous.

Une onde de douleur, germe de culpabilité
pour édifier des prisons par milliers,
sans barreau de métal, ni vitrage blindé,
closes hermétiquement
par l'imaginaire de la peur,
d'un au-delà mortifère.

Fébrilité d'un instant non saisi.
Quand le vaincu écrit les conditions de l'avenir,
quand les hommes façonnent les héros,
quand le droit est dupé par la morale,
il faut jeter l'éponge

« Daidalon »

Poèmes de Jean-Yves Tayac



Edouard Debat-Ponsan

« Le massage, scène de hammam » (1883).

Sa production des premières années après sa formation reste le grand genre appris à l'école, la peinture d'histoire qu'il développe au Salon est censée exalter l'ordre moral et montrer la vertu sociale et éducatrice de l'art. Debat-Ponsan y exprime souvent le tragique et le pathétique dans des compositions savantes qui gagneront peu à peu en réalisme.

Debat-Ponsan est né à Toulouse le 25 avril 1847 et mort à Paris le 29 janvier 1913.

plutôt que de la tendre
gorgée de vinaigre,
à la bête au sourire angélique.
L'ange décapité à la tête recollée,
qui le sait ?

Tous les combats ne sont pas bons à relever.
La mort est une défaite
pour le vainqueur comme pour le vaincu.
Pour le vainqueur davantage
que pour le vaincu.

Car ce qui lui reste à vivre
quand ses bras élevés vers le ciel
retombent sur ses cuisses,
est une gangrène,
une contagion qui ne connaît nulle frontière,
pas même celle de la raison,
celle de la folie,
tu ne sais plus.

Il fallait tourner les talons
pour ne pas mettre
les deux genoux à terre
devant des magiciens.

RÉSISTANCE

L'ÉCHO DES BLESSURES

J'ai dans le dos la blessure de la femme perdue.
Aucune aile n'y pousse.
Aucun regret n'y niche.
Une faux fuyante a sectionné le germe du divin.
Souffle, terre, eau salée, écume de Mercure.
Pain séché à la croûte de métal rouillé.
Empreinte de tes dents, ourlée de tes yeux fermés.
La certitude de retrouver le chemin.
Le souvenir d'un banquet court sur ma nuque.
Campé sur une cervicale je sens qu'il hésite à sauter.
Arc boutant en aplomb du fleuve de l'oubli,
des vagues qui creusent leurs propres flancs.
Des labours océans qui effacent l'étrave
et sèchent toutes larmes en cristaux qui s'éteignent.
Laisse ton sommeil gagner les profondeurs,
là d'où rien ne parvient
sauf l'écho des blessures
l'écho des blessures
l'écho des blessures...

SOUUCIEUX DES LOINTAINS

Le paradis prenait les reflets d'une île au couchant.
Je m'éloignais d'un occident dont la fuite sans but me rendait
orphelin du réel.
Ma quête dissoute, restait le goût tardif de l'amertume.
Peu m'importe à présent la distance au visible,
la profondeur des gouffres,
la hauteur des étoiles,
le secret du caché,
l'évidence du jour.
Seuls restaient pour demain des morceaux rouillés de
ferraille, ramassés dans les rues et sur les bords des routes,
des photos de sirènes
et d'enfants souriants..
A l'arrière du ferry, sur le pont presque stable, dans l'univers
mouvant, je ressentais
sous mes pieds la force impassible
de la terre qui tourne, du soleil qui décline,
la rotation
des astres offerte à d'autres aubes, le rougeolement
d'un désir devenu espoir.

Une étoile, une seule, s'était levée;
elle dardait sur le vide
le scintillement d'un croc de loup.
Je fixais un flot épais que l'étrave blanchissait.
Ses éclats de neige mouillée rappelaient
les frissons de l'enfance.
La peau de l'eau irradiait la rousseur tellurique
de ses écailles usées dans la nuit sombre et sobre
sous mon regard attentif d'apprenti alchimiste.
Mes songes étaient aspirés dans ce mouvement
de l'infime solitude.
Je repoussais la sébile de bois
de mes jours d'infortune,
questionnais la Sibylle sur ce que je devais
y voir.
De l'éther aux abysses elle déployait ses rêmiages
de brume.
Sur le pont je demeurais
en proie à l'entre-deux,
soucieux des lointains.

RÉDEMPTION

CE QUI NOUS ÉGRATIGNE LA PEAU

Rire des barbares.
Le sens m'échappe.
Cliquetis de cornes ambrées.
Sacrifices ultramarins.
J'ai passé outre les flots
pour trouver l'écorce rousse
marbrée de tes envies tenaces.
Panthère parfumée
effarée par le claquement sec
d'une branche presque éteinte.
Soupir d'une créature
Recouverte de nuit.
Pourquoi sommes-nous attirés
par ce qui nous égratigne la peau ?
Les bois profonds, les femmes sans attaches
Et les plages désertes.

LOIN DES BAINS CHAUDS

J'avais alors le cerveau du serpent.
J'admirais la force.
Je haïssais mes ennemis.
Je me croyais à l'abri du sort.
Un sommeil d'airain me faisait oublier
la poussière et les lignes zébrées, empreintes
de violence.
J'effaçais de l'humain le fragile visage.
Ce jour,
il n'y avait plus de chemin,
ni d'étoiles.
La brume me poussa hors de moi,
jusqu'à toi.
Et tu m'offris dans la main le galet d'amertume,
roulé, pétrifié, broyé.
Enfin lissé.
Tu m'invitais à entrer dans la vasque
dont la chaleur perlait déjà ma peau,
troublait les reflets.
Je laissais sur les bords
la prudence et les armes,
les harangues et la peur,
le mépris et l'orgueil.
Alors se terminait
au contact de ton âme
ma vie,
loin des bains chauds.